L'Abeille de la Nouvelle-Orléans.

BUREAUX, 10 RUE D'ORLEANS

NOUVELLE-ORLÉANS.

SAMEDI MATIN 11 FÉVRIER.

FEUILLETON.

MARCOF LE MALOUIN

PAR

ERNEST CAPENDU.

DEUXIÈME PARTIE.

ABBAYE DE PLOGASTEL.

XII.

L'INCONNU.

(Suite).

Espérant ne pas être éloigné de la mer et se dirigeant d'après les étoiles, il courut vers l'ouest.

Toute la nuit, il marcha sans trêve et sans relâche, bravant la fatigue et portant soigneusement son précieux fardeau.

Aux premiers rayons du soleil, il atteignit le sommet d'une petite colline.

D'un regard rapide il embrassa l'horizon. La mer était devant lui.

Marcof poussa un cri de joie.

En entendant ce cri, la jeune femme rouvrit les yeux.

Marcof la déposa sur l'herbe et la contempla quelques moments.

C'était une belle et charmante personne âgée au plus de dix-huit ans.

Ses grands cheveux noirs, dénoués, flottaient autour d'elle faisant ressortir la blancheur de sa peau, doucement veinée.

Elle porta ses deux mains à son front et rejeta ses cheveux en arrière.

Puis elle promena autour d'elle ses regards étonnés. Enfin elle les fixa sur Marcof.

Celui-ci lui adressa quelques questions. La jeune fille ne répondit pas.

Marcof renouvela ses demandes.

Alors elle le regarda encore, puis ses lèvres s'entr'ouvrirent, et elle poussa un éclat de rire effrayant.

La malheureuse était devenue folle.

Marcof et sa compagne étaient alors en vue d'un petit village situé à l'extrémité de la pointe Stiff, dans le golfe de Tarente.

Le marin avait d'abord pensé à laisser la jeune femme à l'endroit où ils étaient arrêtés, et à aller lui-même aux informations.

Mais, en constatant le triste état dans lequel elle se trouvait, il résolut de ne pas la quitter un seul instant.

Comme elle était presque nue, il se dépouilla de son manteau et l'en enveloppa.

Elle se laissa faire sans la moindre résistance.

Alors il prit la jeune femme dans ses bras et se dirigea vers le village.

Au moment où il allait atteindre les premières cabanes, il aperçut sur la grève un pêcheur en train de réparer sa barque.

Changeant aussitôt de résolution, il appela cet homme.

Le pêcheur vint à lui.

—Tu vas mettre à la mer? lui demanda Marcof, qui, pendant son séjour dans les montagnes, s'était familiarisé avec le rude patois du pays, au point de le parler couramment.

—Oui, répondit le pêcheur.

—Où vas-tu?

—Dans le détroit de Messine.

—Où comptes-tu relâcher en premier?

—A Catane.

—Veux-tu nous prendre à ton bord, cette jeune femme et moi?

—Je veux bien si vous payez généreusement.

—J'ai trois sequins dans ma bourse; je t'en donnerai deux pour le passage.

—Embarquez-vous!

La traversée fut courte et heureuse.

En touchant à Catane, Marcof conduisit sa compagne dans une auberge et s'informa d'un médecin.

On lui indiqua le meilleur docteur de la ville.

Marcof le pria de venir visiter la jeune femme, et, après une consultation longue, le médecin déclara que la pauvre enfant était folle, et qu'il fallait lui faire suivre un traitement en règle.

Encore le médecin ajouta-t-il qu'il ne répondait de rien.

Marcof ne possédait plus qu'un sequin.

Il raconta sa triste situation au docteur.

—Mon ami, lui dit celui-ci, je ne suis pas assez riche pour soigner chez moi cette jeune femme; mais je puis vous donner une lettre pour l'abbé de mes confrères de Messine. Il dirige l'hôpital des fous, et il recevra celle dont vous prenez soin si charitablement.

Marcof accepta la lettre, partit pour Messine, et, grâce à la recommandation du médecin de Catane, trouva un asile protégé installé à l'hospice des aliénés.

Mais le voyage terminé, il ne lui restait plus d'argent.

—Excellent cœur! dit la religieuse en interrompant le marquis.

—Oui, Marcof est une noble nature! répondit Philippe de Lor-Kouan; c'est une âme grande et généreuse, forte dans l'adversité, toujours prête à protéger les faibles.

—Et cette jeune femme, quel était son nom?

—Marcof ne l'a jamais su; elle avait été complètement dépouillée par les bandits; rien sur elle ne pouvait indiquer son origine, et son état de santé ne lui permettait du donner aucun renseignement à cet égard. La seule remarque que fit mon frère fut que le mouchoir brodé que la pauvre folle portait à la main était marqué d'un F surmonté d'une couronne de comte.

—La revit-il?

—Jamais.

—Alors il ignore si elle a recouvré la raison.

—Il l'ignore.

—Mais monseigneur, dit Jocelyn, cette jeune femme appartient probablement à une puissante famille. Sa disparition et celle des cavaliers qui l'accompagnaient eussent dû être remarquées?

—J'étais à la cour à cette époque, Jocelyn, et je n'ai jamais entendu parler de ce malheur.

—C'est étrange!

—Et que devint Marcof? Que fit-il après avoir conduit sa protégée à l'hôpital des fous? demanda la religieuse.

—Il trouva à s'embarquer et revint en France. A cette époque, la guerre d'Amérique venait d'éclater. Marcof résolut d'aller combattre pour la cause de l'indépendance. C'est ici que commence la seconde partie de sa vie; mais cette seconde partie est tellement liée à mon existence, continua le marquis, que je vais cesser de lire, chère Julie, et que je vous raconterai.

Le marquis se recueillit quelques instants, puis il reprit:

—Six ans après que Marcof eut quitté la Calabre, c'est-à-dire vers 1780, il y a bientôt douze années, chère Julie et vous devez d'autant mieux vous souvenir de cette date que cette année dont je vous parle fut celle de notre séparation, je m'embarquai moi-même pour l'Amérique où M. de la Fayette mon ami me fit l'accueil le plus cordial.

Je n'entreprendrai pas de vous raconter ici l'odyssée des combats auxquels je prit part.

Je vous dirai seulement qu'au commencement de 1783, me trouvant avec un parti de volontaires chargé d'explorer les frontières de la Virginie, nous tombâmes tout à coup dans une embuscade tendue habilement par les Anglais.

Nous nous battîmes avec acharnement.

Blessé deux fois, mais légèrement, je prenais à l'action une part que mes amis qualifièrent plus tard de glorieuse, quand je me vis brusquement séparé des miens et entouré par un groupe d'ennemis.

On me somma de me rendre.

Ma réponse fut un coup de pistolet qui renversa l'insolentque me demandait mon épée.

Bref, je n'accepte de mourir bravement, et je me préparais à me faire des funérailles dignes de mes ancêtres.

Bientôt le nombre allait l'emporter.

Mes blessures me faisaient cruellement souffrir; la perte de mon sang détournait mes forces: mes yeux s'affaiblissaient, et mon bras devenait lourd.

J'allais succomber, quand une voix retentit soudain à mes oreilles, et me cria en excellent français:

Courage, mon gentilhomme! nous sommes deux maintenant.

Alors, à travers le nuage qui descendait sur mes yeux, je distinguai un homme qu'à son agilité, à sa force, à son adresse, à quelle il frappait, je fus tenté de prendre pour un être surnaturel.

Il me couvrit de son corps et reçut à la poitrine un coup de lance qui m'était destiné.

Je poussai un cri.

Lui, sans se soucier de son sang qui coulait à flots, vivait poudre et de carnage, il était à la fois effrayant et admirable à contempler.

Pendant cinq minutes il soutint seul le choc des Anglais, et cinq minutes, dans une bataille, sont plus longues que cinq années dans toute autre circonstance.

Enfin nos amis, qui avaient d'abord lâché pied, revinrent à la charge et nous délivrèrent.

Après le combat, je cherchai partout mon généreux sauveur, mais je ne pus le découvrir.

Transporté au poste des blessés, j'appris, le lendemain, qu'il avait s'être fait panser il s'était élancé à la poursuite des Anglais.

Six mois après, chère Julie, au milieu d'un autre combat, et dans des circonstances à peu près semblables, je dus encore la vie au même homme, qui fut encore blessé sur mon dos.

Cette fois, malheureusement, sa blessure était grave, et il lui fallut consentir à être transporté à l'ambulance.

Le chirurgien que le soigna demeura stupéfait en voyant ce corps allonné par plus de quatorze cicatrices.

Une flèche ardente s'empara du blessé et le mit toute commune entre la vie et la mort.

Enfin, le vigueur de sa puissante nature triompha de la maladie.

Il entra en convalescence.

Il commença à marcher.

Le lui avais revoyait mon sauveur, et un jour qu'il essayait un peu de s'appuyant sur mon bras, il tomba sur moi.

—Vous êtes Français, lui dis-je, j'ai entendu! mais dans quelle partie de la France êtes-vous né?

—Je n'en sais rien, me répondit-il.

—Quoi! vous ignorez l'endroit de votre naissance?

—Absolument.

—Et vos parents?

—Je ne les ai jamais connus.

—Vous êtes orphelin?

—Je l'ignore.

—Comment cela?

—Je suis un enfant perdu.

—Alors je pense que vous parlez?

—Est-ce ainsi d'un brave homme qui a pris soin de mon enfance.

—Et où avez-vous été élevé?

—En Bretagne.

—Dans quelle partie de la province?

—A Saint-Malo.

—A Saint-Malo! m'écriai-je.

—Oui, me répondit-il. Est-ce que vous même vous serez né dans cette ville?

—Non. Je suis Breton comme vous mais je vous ne l'a Loc-Kouan, dans le château de mes ancêtres.

Puis, après un moment de silence, je repris avec une émotion que je pouvais à peine contenir:

—Vous m'avez dit que vos parents m'ont quand de forts liens sont pris en nous, du brave homme qui vous avait élevé?

—Oui.

—Quelque profession exerçait-il?

—Il était pêcheur.

—Il était pêcheur! prononçai-je tout à coup plus à frémir en me rappelant les paroles du vieux pêcheur de Plogastel.

—Vous connaissez quelque chose de lui?

—Je ne puis rien vous dire, mais je vous prie de vous rappeler ce qu'il m'a dit.

—Il m'a dit qu'il m'a été révélé dans une mondrée détaillé le secret qui le tourmentait, lorsqu'il m'a ont raconté toutes les circonstances, me disant et le nom du pêcheur, et l'âge que devait avoir mon frère, et le lieu dans lequel il l'avait abandonné; lorsqu'après m'avoir fait jurer de ne pas repousser ce frère et le hasard me fait rencontrer face à face avec lui, mon père mourut content de mon serment, je me mis en devoir de faire toutes les recherches nécessaires pour accomplir ma promesse.

—Mais les recherches furent vaines.

—Je fouillai inutilement toutes les côtes de la Bretagne.

—Mais Marcof, depuis plus de dix ans que le vieux pêcheur était mort, on n'avait plus entendu parler de son fils adoptif.

—Et Brest, une fois, ce nom de Marcof le Malouin frappa mon oreille; mais ce fut pour apprendre que le corsaire qu'il montait n'était dans aucun des cadres du port.

—Et alors?

—Alors je repris mon pèlerinage.

—Et vous vous êtes mis à la recherche de votre frère?

—Il l'ignore.

—Mais monseigneur, dit Jocelyn, cette jeune femme appartient probablement à une puissante famille. Sa disparition et celle des cavaliers qui l'accompagnaient eussent dû être remarquées?

—J'étais à la cour à cette époque, Jocelyn, et je n'ai jamais entendu parler de ce malheur.

—C'est étrange!

—Et que devint Marcof? Que fit-il après avoir conduit sa protégée à l'hôpital des fous? demanda la religieuse.

—Il trouva à s'embarquer et revint en France. A cette époque, la guerre d'Amérique venait d'éclater. Marcof résolut d'aller combattre pour la cause de l'indépendance. C'est ici que commence la seconde partie de sa vie; mais cette seconde partie est tellement liée à mon existence, continua le marquis, que je vais cesser de lire, chère Julie, et que je vous raconterai.

Le marquis se recueillit quelques instants, puis il reprit:

—Six ans après que Marcof eut quitté la Calabre, c'est-à-dire vers 1780, il y a bientôt douze années, chère Julie et vous devez d'autant mieux vous souvenir de cette date que cette année dont je vous parle fut celle de notre séparation, je m'embarquai moi-même pour l'Amérique où M. de la Fayette mon ami me fit l'accueil le plus cordial.

Je n'entreprendrai pas de vous raconter ici l'odyssée des combats auxquels je prit part.

Je vous dirai seulement qu'au commencement de 1783, me trouvant avec un parti de volontaires chargé d'explorer les frontières de la Virginie, nous tombâmes tout à coup dans une embuscade tendue habilement par les Anglais.

Nous nous battîmes avec acharnement.

Blessé deux fois, mais légèrement, je prenais à l'action une part que mes amis qualifièrent plus tard de glorieuse, quand je me vis brusquement séparé des miens et entouré par un groupe d'ennemis.

On me somma de me rendre.

Ma réponse fut un coup de pistolet qui renversa l'insolentque me demandait mon épée.

Bref, je n'accepte de mourir bravement, et je me préparais à me faire des funérailles dignes de mes ancêtres.

Bientôt le nombre allait l'emporter.

Mes blessures me faisaient cruellement souffrir; la perte de mon sang détournait mes forces: mes yeux s'affaiblissaient, et mon bras devenait lourd.

J'allais succomber, quand une voix retentit soudain à mes oreilles, et me cria en excellent français:

Courage, mon gentilhomme! nous sommes deux maintenant.

Alors, à travers le nuage qui descendait sur mes yeux, je distinguai un homme qu'à son agilité, à sa force, à son adresse, à quelle il frappait, je fus tenté de prendre pour un être surnaturel.

Il me couvrit de son corps et reçut à la poitrine un coup de lance qui m'était destiné.

Je poussai un cri.

Lui, sans se soucier de son sang qui coulait à flots, vivait de poudre et de carnage, il était à la fois effrayant et admirable à contempler.

Pendant cinq minutes il soutint seul le choc des Anglais, et cinq minutes, dans une bataille, sont plus longues que cinq années dans toute autre circonstance.

Enfin nos amis, qui avaient d'abord lâché pied, revinrent à la charge et nous délivrèrent.

Après le combat, je cherchai partout mon généreux sauveur, mais je ne pus le découvrir.

Transporté au poste des blessés, j'appris, le lendemain, qu'il avait s'être fait panser il s'était élancé à la poursuite des Anglais.

Six mois après, chère Julie, au milieu d'un autre combat, et dans des circonstances à peu près semblables, je dus encore la vie au même homme, qui fut encore blessé sur mon dos.

Cette fois, malheureusement, sa blessure était grave, et il lui fallut consentir à être transporté à l'ambulance.

Le chirurgien que le soigna demeura stupéfait en voyant ce corps allonné par plus de quatorze cicatrices.

Une flèche ardente s'empara du blessé et le mit toute commune entre la vie et la mort.

Enfin, le vigueur de sa puissante nature triompha de la maladie.

Il entra en convalescence.

Il commença à marcher.

Le lui avais revoyait mon sauveur, et un jour qu'il essayait un peu de s'appuyant sur mon bras, il tomba sur moi.

—Vous êtes Français, lui dis-je, j'ai entendu! mais dans quelle partie de la France êtes-vous né?

—Je n'en sais rien, me répondit-il.

—Quoi! vous ignorez l'endroit de votre naissance?

—Absolument.

—Et vos parents?

—Je ne les ai jamais connus.

—Vous êtes orphelin?

—Je l'ignore.

—Comment cela?

—Je suis un enfant perdu.

—Alors je pense que vous parlez?

—Est-ce ainsi d'un brave homme qui a pris soin de mon enfance.

—Et où avez-vous été élevé?

—En Bretagne.

—Dans quelle partie de la province?

—A Saint-Malo.

—A Saint-Malo! m'écriai-je.

—Oui, me répondit-il. Est-ce que vous même vous serez né dans cette ville?

—Non. Je suis Breton comme vous mais je vous ne l'a Loc-Kouan, dans le château de mes ancêtres.

Puis, après un moment de silence, je repris avec une émotion que je pouvais à peine contenir:

Quand de forts liens sont pris en nous, du brave homme qui vous avait élevé?

—Oui.

—Quelque profession exerçait-il?

—Il était pêcheur.

—Il était pêcheur! prononçai-je tout à coup plus à frémir en me rappelant les paroles du vieux pêcheur de Plogastel.

—Vous connaissez quelque chose de lui?

—Je ne puis rien vous dire, mais je vous prie de vous rappeler ce qu'il m'a dit.

—Il m'a dit qu'il m'a été révélé dans une mondrée détaillé le secret qui le tourmentait, lorsqu'il m'a ont raconté toutes les circonstances, me disant et le nom du pêcheur, et l'âge que devait avoir mon frère, et le lieu dans lequel il l'avait abandonné; lorsqu'après m'avoir fait jurer de ne pas repousser ce frère et le hasard me fait rencontrer face à face avec lui, mon père mourut content de mon serment, je me mis en devoir de faire toutes les recherches nécessaires pour accomplir ma promesse.

—Mais les recherches furent vaines.

—Je fouillai inutilement toutes les côtes de la Bretagne.

—Mais Marcof, depuis plus de dix ans que le vieux pêcheur était mort, on n'avait plus entendu parler de son fils adoptif.

—Et Brest, une fois, ce nom de Marcof le Malouin frappa mon oreille; mais ce fut pour apprendre que le corsaire qu'il montait n'était dans aucun des cadres du port.

—Et alors?

—Alors je repris mon pèlerinage.

—Et vous vous êtes mis à la recherche de votre frère?

—Il l'ignore.

—Mais monseigneur, dit Jocelyn, cette jeune femme appartient probablement à une puissante famille. Sa disparition et celle des cavaliers qui l'accompagnaient eussent dû être remarquées?

—J'étais à la cour à cette époque, Jocelyn, et je n'ai jamais entendu parler de ce malheur.

—C'est étrange!

—Et que devint Marcof? Que fit-il après avoir conduit sa protégée à l'hôpital des fous? demanda la religieuse.

—Il trouva à s'embarquer et revint en France. A cette époque, la guerre d'Amérique venait d'éclater. Marcof résolut d'aller combattre pour la cause de l'indépendance. C'est ici que commence la seconde partie de sa vie; mais cette seconde partie est tellement liée à mon existence, continua le marquis, que je vais cesser de lire, chère Julie, et que je vous raconterai.

Le marquis se recueillit quelques instants, puis il reprit:

—Six ans après que Marcof eut quitté la Calabre, c'est-à-dire vers 1780, il y a bientôt douze années, chère Julie et vous devez d'autant mieux vous souvenir de cette date que cette année dont je vous parle fut celle de notre séparation, je m'embarquai moi-même pour l'Amérique où M. de la Fayette mon ami me fit l'accueil le plus cordial.

Je n'entreprendrai pas de vous raconter ici l'odyssée des combats auxquels je prit part.

Je vous dirai seulement qu'au commencement de 1783, me trouvant avec un parti de volontaires chargé d'explorer les frontières de la Virginie, nous tombâmes tout à coup dans une embuscade tendue habilement par les Anglais.

Nous nous battîmes avec acharnement.

Blessé deux fois, mais légèrement, je prenais à l'action une part que mes amis qualifièrent plus tard de glorieuse, quand je me vis brusquement séparé des miens et entouré par un groupe d'ennemis.

On me somma de me rendre.

Ma réponse fut un coup de pistolet qui renversa l'insolentque me demandait mon épée.

Bref, je n'accepte de mourir bravement, et je me préparais à me faire des funérailles dignes de mes ancêtres.

Bientôt le nombre allait l'emporter.

Mes blessures me faisaient cruellement souffrir; la perte de mon sang détournait mes forces: mes yeux s'affaiblissaient, et mon bras devenait lourd.

J'allais succomber, quand une voix retentit soudain à mes oreilles, et me cria en excellent français:

Courage, mon gentilhomme! nous sommes deux maintenant.

Alors, à travers le nuage qui descendait sur mes yeux, je distinguai un homme qu'à son agilité, à sa force, à son adresse, à quelle il frappait, je fus tenté de prendre pour un être surnaturel.

Il me couvrit de son corps et reçut à la poitrine un coup de lance qui m'était destiné.

Je poussai un cri.

Lui, sans se soucier de son sang qui coulait à flots, vivait de poudre et de carnage, il était à la fois effrayant et admirable à contempler.

Pendant cinq minutes il soutint seul le choc des Anglais, et cinq minutes, dans une bataille, sont plus longues que cinq années dans toute autre circonstance.

Enfin nos amis, qui avaient d'abord lâché pied, revinrent à la charge et nous délivrèrent.

Après le combat, je cherchai partout mon généreux sauveur, mais je ne pus le découvrir.

Transporté au poste des blessés, j'appris, le lendemain, qu'il avait s'être fait panser il s'était élancé à la poursuite des Anglais.

Six mois après, chère Julie, au milieu d'un autre combat, et dans des circonstances à peu près semblables, je dus encore la vie au même homme, qui fut encore blessé sur mon dos.

Cette fois, malheureusement, sa blessure était grave, et il lui fallut consentir à être transporté à l'ambulance.

Le chirurgien que le soigna demeura stupéfait en voyant ce corps allonné par plus de quatorze cicatrices.

Une flèche ardente s'empara du blessé et le mit toute commune entre la vie et la mort.

Enfin, le vigueur de sa puissante nature triompha de la maladie.

Il entra en convalescence.

Il commença à marcher.

Le lui avais revoyait mon sauveur, et un jour qu'il essayait un peu de s'appuyant sur mon bras, il tomba sur moi.

—Vous êtes Français, lui dis-je, j'ai entendu! mais dans quelle partie de la France êtes-vous né?

—Je n'en sais rien, me répondit-il.

—Quoi! vous ignorez l'endroit de votre naissance?

—Absolument.

—Et vos parents?

—Je ne les ai jamais connus.

—Vous êtes orphelin?

—Je l'ignore.

—Comment cela?

—Je suis un enfant perdu.

—Alors je pense que vous parlez?

—Est-ce ainsi d'un brave homme qui a pris soin de mon enfance.

—Et où avez-vous été élevé?

—En Bretagne.

—Dans quelle partie de la province?

—A Saint-Malo.

—A Saint-Malo! m'écriai-je.

—Oui, me répondit-il. Est-ce que vous même vous serez né dans cette ville?

—Non. Je suis Breton comme vous mais je vous ne l'a Loc-Kouan, dans le château de mes ancêtres.

Puis, après un moment de silence, je repris avec une émotion que je pouvais à peine contenir:

BULLETIN COMMERCIAL.

BUREAU DE L'ABEILLE,

Vendredi, 10 février 1871.

Les ventes d'aujourd'hui ont embrassé 10500 balles, prises à des prix irréguliers et plus faciles et montrant une baisse du quart ordinaire et du low middling de ¼c. C'est pourquoi nous cotons le low ordinary 10¼ à 11¼ cents, l'ordinary 11½ à 12¼, good ordinary 12¼ à 13¼, low middling 13¼ à 14½, middling 14¼ à 14¾c, strict middling 15— à 15¼ et good middling —— 15¾ c.

ETAT DU COTON.

Stock en mains le 1 sept 1870, bal.		20606
Arr. reçu le dern. état	1,0227	
Arrivé précédemment	864545	878372
		899078
Expédié aujourd'hui	9632	
précédemment	628966	638598
Stock en mains et à bord		260270

Les recettes, proprement dites, depuis hier soir ont embrassé 13339 balles contre 13265 l'an dernier, faisant un total depuis vendredi soir de 67606 balles contre 53731 dans le même laps de temps la semaine dernière et 59460 l'an dernier, et depuis le 31 août 3246564 balles contre 709604 l'année dernière.

Les exportations d'aujourd'hui ont embrassé 9632 balles à destination de Liverpool, 1717 à destination de Brome et 1221 pour New York.

FRET—La demande, tant pour les ports étrangers que pour le cabotage est active et les taux en sont stables et fermes. Il n'y a actuellement que peu de navires disponibles.

Transport par vapeurs—coton pour Liv. 3¼. d, pour New York, et Philadelphie ⅛c, sucre pour N York et pour Philadelphie $8, melasse pour New York $2 50, beuf en tierçons pour do —.

Voiliers—Coton pour Liverpool 5/8 d pour les ports allemands 11/16d, pour Gênes 1¾ c, sucre pour N York et Philadelphie $7, melasse $8, gâteaux de graines de coton pour Liverpool 32s à 35 s le tonneau.

TABAC—Depuis notre rapport de mercredi dernier les démarches ont été actives, mais le mouvement s'est borné à 34 boucaus vendus à des conditions privées. Nous colons approximativement: lugs à 5 à 7 c, low leaf 7 à 7½ c, medium leaf 7½ à 8 c, good leaf à 9 fine leaf 10 à 11 c.

ETAT DU TABAC.

Stock en mains le 1er sept. 1869.. bouc. 8782
Arr. peud. la semaine derj.... 38
précédemment..... 627 665
9447
Export. la semaine dernière.. 106
précédemment..... 4931
Défait pour emballer..... 600 5637
Stock en mains et à bord..... 3810

SUCRE—Arrivé ce matin 1146 boucaus. Le marché est stable, et la demande a été bonne et tous les approvisionnements se vendent comme suit: Inférieur 5 à 5½c. commun 5 à 5½ c. bon commun 7— à 7½, fair 8— à 8½c, good fair — à —, fully fair 9 à 9½ c, prime 9½ à 9¾, cta strictement prime 10 cts. choit 10¼ à 11 cents, second 8 à 9 c, jaune clarifié 11¾ à 12¼ blanc 12¼ à 13¼ c la livre.

MELASSE—Reçu, depuis hier soir 984 barils. La demande de bonnes qualités est bonne, mais les bas grades sont calmes. La stricte prime est de choix sont très rares et tous les envois qui nous parviennent en commerce se vendent à 20 à à 30 cts pour la commune et fermentée 36 à 43 c pour la bonne, 45 à 48 pour la prime et 54 à 55 pour le strictement prime, et 55 à 65 pour le strictement prime et 55 à 60 pour le choisie.

FARINE—Les approvisionnements de farines sont faibles et les stocks ne suffisent pas aux besoins du commerce. La demande se fait pour le commerce local et pour l'exportation et le marché est très ferme et la tendance est à la hausse.

Les ventes d'aujourd'hui ont embrassé 5600 barils de farine, dont 5000, devant arriver, 1400 barils sur les lieux, à des conditions privées, 25 de superfine à $6 25, 100 et 125 de à $6 37½, 100 de simple extra à $6 50, 500 de double extra à $6 75, 175 do à $7 100 do à $7 15, 50, 25, 50 et 100 de bon triple extra à $7, 50 et 50 do à $7 50, 50 d'extra de choix à $7 75, 50 d'extra de choix à $8 et 300 barils do triple extra à des conditions privées.

MAIS—Le stock de maïs est faible et la demande bonne. Presque tous les envois arrivés, embrassant 5300 sacs dont 800 de jaune à 68 c, 250 et 1900 de blanc, 1000 et 3000 de blanc et de jaune à 70 et 200 do blanc à 72 c le boisseau.

AVOINE—Le stock d'avoine est faible et l'article plus ferme, vente de 900 sacs de choix de Galena à 68 c et de 250 à 70 cts le boisseau.

SON—Le son est calme et le stock en est faible; 300 sacs, partie en sacs patentés, vendus à $1 20, 400 à $1 30 et 300 sacs de moipu staff à $1 40 cents livrés.

FOIN—La mauvaise qualité abonde et est calme. Le prime et la qualité de choix sont rares. Il balles de red top, ont changé de mains à $18, 130 balles d'ordinaire de la rivière Ohio à $26 200 de Clover Bay à $27 50, 100 de prime de Saint Louis à $28 $24 à 25. Le choix est cotés fort.

PORC—En demande et plus ferme. Stock vendus à $22 75, 300 barils à $22 87½ 50 et 50 barils à $24. Le détail se fait à $24 50 le baril.

VIANDE SALÉE A SEC—Les épaules sont cotées à 9 c la livre, les côtes ribbed 10 cts les clear ribbed 11 c, les côtés décorés 12 les jambons 12 c.

BREAKFAST BACON—Se vend à 12½ à 13 c la livre du bacon du Nord et celui de l'Ouest.

SAINDOUX—Stock sont et bonne demande. Vente de 300 barils de prime à 14½ c, 50 à 15 c le rafiné de choix et tierçons 15 c. Quelques ex en tierçons est coté 15¼ à 15½ c, barillets 14 à 15¼ c.

BEURRE—Se vend de bons grades que plus que quelques lots de choix sont inférieurs. La demande est modérée et nous cotons choix de table 40 à 45 c, le commun 25 à 30 c, le fait 20 à 25 c, le cuisine 20 à 25 c, inférieur 20 à 25 c la livre.

FROMAGE—Le stock des envois qui nous arrivent est bon et la demande modérée les prix de l'article sont bons. La western factory est coté à 12 à 12½ c, reserve 13½ c, cotton dairy cotton et national pour 12 c.

SEL—La demande du sel est stable et les prix de l'article n'ont pas changé. Les marchands demandent en se munissant pour le gros sel nous cotons de Liverpool $1 45 à $1 50 et $1 60 à $1 65 pour le sac.

INSTITUTIONS.

ACADEMIE JEFFERSON,

DIRIGÉE PAR

G. J. LORD.

CETTE Institution a été transférée de la rue Conti No 123 à son ancien local, rue Bourbon No 83, entre les rues Bienville et Conti.

L'emplacement à cet endroit est très étendu et parfaitement adapté à une Académie, ayant des classes et des dortoirs bien aérés, etc., et une grande cour pour les recréations et les exercices gymnastiques. Des changements et des réparations importantes ont été faits à l'établissement qui est maintenant prêt à recevoir des pensionnaires et des externes. 2janv—3mois

Institution de Demoiselles,

Au No 72 de la rue des Remparts,

Entre les rues Bienville et Conti,

(PENSIONNAT ET EXTERNAT.)

—Dirigée par—

Mme EMMA MATHEY,

Ex-professeur à l'Ecole Impériale et à l'Ecole Normale de la Nile-Orléans. 2janv—3m

Institution de Jeunes Demoiselles

sous la direction de

Mme FORTIER,

Ancienne Institution DAQUIN.

2829.....CHEMIN DU BAYOU.....2829

Près Claiborne.

INSTITUT ST-LOUIS

POUR LES DEMOISELLES.

Dirigé par Mme E. LAVILLE-BEAUVAIS, SUCCESSEUR DE Mme DERON.

No 175, rue Bienville, entre Ursulines et Hôpital.

On peut, pour plus de renseignements, se procurer des prospectus à l'établissement.

CF Les classes seront rouvertes le 1er septembre. 28 août—6m

Université de l'Etat de la Louisiane,

(Autrefois Séminaire de l'Etat de la Louisiane.)

BATON ROUGE, LOUISIANE,

FONDÉE ET SOUTENUE PAR L'ETAT

Nouvelle Session.

MAINTENANT en pourte, fermera le dernier Vendredi de Mai 1871. La prochaine session ouvrira le premier lundi de septembre et continuera pendant dix mois.

Le Bureau Académique

se compose de professeurs de haut mérite dans toutes les branches de la Science et de la Littérature, telles qu'elles sont enseignées dans les principaux Collèges et Universités.

Le département académique et préparatoire, y compris un cours de Littérature et Mathématiques, prépare aux classes du Génie et de Commerce.

Laboratoire, Appareils et Cabinets.

Bien choisis et de valeur. Les Cabinets de Minéralogie et de Géologie, les plus grands et les plus complets de tout l'Ouest, contiennent des échantillons des Col. Wailes, du Mississippi, et des Cabinets de Tuscaloosa, de Géologie et d'ex-mon Botanique de la Louisiane.

Admission

Est accordée aux Cadets ayant pas moins de quinze ans, et obtient l'Arithmétique, la Grammaire Anglaise et la Géographie.

Dépenses

Pour tout excepté le linge, pour six mois, $200 payables d'avance, la balance le 1er février, ou par une traite à vue de $100 payable à ordre. Les paiements peuvent être faits par la Banque de la Louisiane.

On reçoit les Cadets pendant la session, mais les dépenses ne sont comptées qu'à partir de la date de leur entrée.

Discipline.

Militaire avec exercice tous les jours. Une batterie de quatre canons leur permet d'apprendre plus le maniement de l'artillerie. Les cadets sont habillement gris, qu'on peut se procurer à l'Institution. Les cadets ne sont pas habillement.

Pour plus d'informations, adresser à

D. F. BOYD, Surintendant,

Baton Rouge, La.

1er mai 1870

Office de l'Université, à la Nouvelle-Orléans, chez Warbrick & Co. 40 rue du Camp.

Jusqu'à l'entière reconstruction du Collège, des nouvelles dispositions ont été prises à l'Académie Lisolette, qui temporairement située à Baton Rouge, à 14 milles de la ville, sera ouverte aux jeunes Cadets jusqu'à ce que le Collège ait été rétabli. Les soins et attentions pour un grand nombre d'élèves, le nombre devant la dernière année scolaire de 170. 1mai—1an

Musique. Pianos.

GRAND RABAIS.

M. ELIE,

16.....RUE ROYALE.....16

A toujours en magasin un grand assortiment de pianos des meilleurs facteurs français, Pleyel et autres, d'instruments de musique, cordes, etc., ainsi qu'un grand choix de musique. Accord et réparation de pianos. Prix fixe et réduits. 19 mai—1an

SUCRE ET MELASSE.

Willoz & Rostand,

Raffineurs-Sucr de Sucre—Nos. 34 et 36 de la rue Pelican.

Sucre de la Louisiane, Golden Syrup.

Mélasse raffinée—Mélasse de la Louisiane, recoite.—Marques supérieures toujours en magasin. Nos. 34 et 36 de la rue Pelican—Nos. 32 et 34 de la rue Front. 4déc—1an

FONDERIE DE LEEDS

(ETABLIE EN 1838.)

Au coin des rues Delord et Foucher.

Nous annonçons à nos amis et au public que nous avons pris, cette année, pour la saison, à notre ancienne Fonderie de Leeds, à notre ancienne Machinerie de Vauquelin, à notre ancienne Fonderie de Mazeline, à notre ancienne Fonderie de Mazeline, à notre ancienne Fonderie de Mazeline